

## COUTUMES ANGLAISES DE NOËL

## LE HOUX ET LE GUI

"Quot estis in convivio  
Caput apri defero  
Reddens laudes Domino."  
(Benedicite de Noël à Oxford.)

Chaque peuple chrétien commémore à sa façon la grande solennité des chrétiens : le jour de Noël. En ces jours, la gratitude, l'action de grâce pour la naissance d'un Rédempteur, n'est pas le seul sentiment qui agite les masses. Au surnaturel, aux joies célestes, se marient des besoins, des idées tout à fait terrestres. Aux époques reculées, on célébrait la fête par des danses, des mascarades, une pompe théâtrale passablement profane ; le tout se terminait par un festin pantagruélique.

Dans la savante université d'Oxford, fondée en 800 par le grand Alfred, Noël ne se passait pas tout en prières. Il y avait le traditionnel banquet, précédé du *Benedicite* :

"Quot estis in convivio  
Caput apri defero  
Reddens laudes Domino, etc., etc."

Les élèves remerciaient Dieu pour l'appétissante hure de sanglier qui s'élevait au réfectoire avec tant de majesté, hérissée et fumante : c'était la pièce de résistance. Puis, un vénérable maître d'hôtel, porteur du *Wassail Bowl*, bol gigantesque de punch ou de vin épicé, parfumé, cognait trois fois à la porte, en répétant les mots : *Wassel ! Wassel ! Wassel !* Chacun était tenu de vider jusqu'à la dernière goutte la formidable coupe, et le grave échançon se retirait. Cette coutume, paraît-il, s'observait, ces années dernières encore, à *Queen's College*, Oxford.

Les gens de qualité rehaussaient la célébration par des plats dispendieux, incroyables. On servait un paon rôti, auquel on ajoutait la queue emplumée, les ailes et la tête, comme s'il était vivant.

C'était là le Noël des aristocrates.

Les vieux poètes, Massinger et autres, ont chanté ces excentricités. Sous le règne d'Elizabeth, la "vierge d'occident," l'oie grasse faisait les frais du dîner de la Saint-Michel et de Noël ; maintenant, c'est le dindon rôti.

L'arbre de Noël, *Christmas Tree*, si usité de nos jours parmi la jeunesse de la blonde Albion, n'est pas d'originesaxone. Ce sont les Allemands qui l'ont inventé : probablement qu'il s'est glissé en Angleterre avec ses souverains hanovériens. C'est une fort jolie coutume : on va quérir dans la forêt une gracieuse et verdoyante épinette, que l'on dispose au centre ou dans l'angle du salon ; on convie tous les gamins du voisinage à venir en faire un "arbre de Noël."

À chaque rameau est suspendue une bougie ; à côté, un cornet de bonbons, un jouet d'enfants, un ruban, un pendant d'oreille, une bourse, une orange, une pomme et autres friandises, etc. Puis le jour de Noël, ou même la veille, tous ces messieurs et dames, dont les plus âgés ont tout au plus atteint leur dixième année, se réunissent au son du violon ou du piano ; une danse ronde s'organise, puis des jeux succèdent, "le colin maillard," "Jacob et Ruth," "la chaise honteuse," et mille autres aménités ; on allume plus tard les bougies de l'arbre de Noël, et la maîtresse de la maison dépouille l'arbre de ses cadeaux ; chacun des invités en réclame sa part. Heures roses de la jeunesse ! trop tôt écoulées, nous vous saluons.

Les Anglais de la vieille Angleterre ont encore une autre coutume de Noël maintenant fort répandue dans la colonie. C'est l'ornementation des appartements le jour de Noël, avec des branches de houx et de gui.

Chaque année, la malle ou la ligne Allan apporte à Montréal et à Québec un nombre infini de petits colis, remplis de Houx et de Gui verts, avec le fruit y adhérent.

Décrire succinctement l'origine et l'important rôle que ces deux plantes jouent depuis des siècles à la fête de Noël, c'est ce que nous nous proposons de faire, tout empruntant à notre ami M. Howells quelques aperçus. Noël serait incomplet dans la patrie de Richard Cœur-de-Lion, sans la

branche traditionnelle du houx, suspendue aux murs des appartements, emblème du vivace et verdoyant souvenir que l'Anglais rattache à tout ce qu'il aime, à l'époque où la grande solennité du christianisme vient, de ses puissants rayons, caresser son toit hospitalier.

Au Breton errant sur le sol étranger, le houx devient l'expression de ce sentiment affectueux, ineffaçable pour la terre natale ; il lui rappelle le doux temps de la jeunesse, lorsqu'il trouvait place au cercle de famille, ce cercle aimé que la mort ou l'éloignement a dissous. Il chérira cette verte et vigoureuse feuille de houx comme lui redonnant le souvenir des saintes joies du foyer paternel, n'importe dans quelle contrée éloignée où sa destinée l'aura relégué ; elle lui redit toute une histoire du passé ; c'est une intime révélation que lui seul comprend.

Mais le houx n'est pas seul à Noël, il va toujours de pair avec le gui. Si l'un s'associe au toit des ancêtres, l'autre commémore le banquet, la fête de famille. Tous deux intimement liés à la vie sociale des Anglais, le houx rappelle la famille qui existe, et le gui, avec ses amoureuses légendes, la famille à naître ; c'est-à-dire que la paisible demeure qui a abrité le jeune enfant réclame le houx ; et que le gui appartient au *pays du tendre*. Le gui, on le suspend au lambris ou au centre de l'appartement, ou encore, au-dessus de l'entrée, là où le berger et la bergère passeront sans s'en douter ; car cette rencontre fortuite, sous ce mystérieux rameau, doit nécessairement leur ouvrir, au livre du destin, une page convoitée, mystérieuse.

L'emploi du houx et du gui à Noël est moins une coutume chrétienne qu'un usage druidique ; car, à vrai dire, il n'y a nulle liaison entre le houx et le gui et la nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ. Les Druides florissaient bien des siècles avant l'ère chrétienne, et les Druides de l'Angleterre tenaient pour emblèmes sacrés, dans leurs fêtes, le houx et le gui. Leurs principales solennités avaient lieu aux jours les plus courts de l'année, c'est donc vers le temps où a lieu la fête de Noël. Le culte druidique affectionnait les symboles ; chaque objet extérieur était le type d'une idée.

Le chêne signifie courage virile, force intellectuelle. Le gui qui adhérait au tronc du chêne était aussi un symbole et un excellent symbole : c'était l'amour vivace, inextinguible de la femme, appuyée sur son protecteur, son maître, l'enlaçant comme d'une verte guirlande, longtemps après même que la vieillesse lui aura versé ses frimas glacés.

Parmi les légendes druidiques, on lit "que Freya, l'épouse d'Oder, le dieu des Saxons, obligea toutes choses à jurer ne faire aucun mal à Balder, le soleil, excepté le gui, plante qu'elle trouva si insignifiante qu'elle ne crut pas devoir s'en occuper. Lac, le dieu du mal, ayant découvert cette omission, prit un rameau de gui, qu'il donna à Oder, divinité aveugle, et ce misérable causa la mort à Balder, en le perçant avec le gui." Telle était la fable, et ce fut pour empêcher Lac de tuer Balder que les Druides allaient quérir les chênes, pour en enlever le gui avec le cri d'allégresse : "Au gui, l'an neuf," d'où le mot "La Ignolée," ou "Guillanée," est une corruption.

Cette ancienne coutume druidique existe encore dans nos campagnes, où elle a subi d'étranges transformations.

M. le Dr. P. Fortier nous rappelait récemment avoir vu cette coutume à Laprairie ou à l'Acadie, près de Montréal, dans sa jeunesse. Courir la Ignolée se pratiquait à Noël ; une escouade de jeunes gens aux masques et habits d'arlequins, munis de bâtons et précédés d'une musique grotesque, allaient de maisons en maisons, demandant pour "les pauvres des secours, sous forme de tranches de jambon ou de pain, "mais la queue du cochon, la *chignée*," devait adhérer au morceau de lard, avec menace, au cas de refus, d'enlever le plus jeune enfant et de le traîner à la forêt, où il serait rôti sous un chêne. Nous laissons à ceux plus forts que nous en littérature druidique à com-

pléter ce croquis hâtif, que nous avons été entraîné à tracer par l'attrait éprouvé à lire une charmante petite étude sur ce sujet, due à la plume élégante du consul des Etats-Unis à Québec, l'hon. M. Howells.

J. M. LEMOINE.

## LETTRES PARISIENNES

## XIII

## UNE NOCE

Emilien C\*\*\*, notaire, à Paris, à Bernard T\*\*\*, lieutenant de vaisseau à bord du *Santon*, à Mouméa (Océanie).

Mon cher ami, j'ai été longtemps sous l'impression de votre départ. Longtemps, même en regardant mes minutes et mes papiers, j'ai revu cet immense et magnifique transport ancré dans la rade de Brest, avec sa mâture élégante, son panache noir et les sourds grondements de son hélice impatiente... Non moins impatientes, les matelots se précipitaient sur les cabestans, qui criaient sous l'effort de leurs robustes épaules. L'ancre énorme montait du fond et émergeait à la surface de l'eau. Enfin, à votre commandement, la machine roula sur sa spirale éternelle, et en quelques tours qui se chiffraient par des mètres, elle commença à nous séparer !

\* \*

Combien de temps restai-je là, sur cet admirable pont tournant qui unit Brest à Recouvrance ? Je ne sais ; longtemps probablement après avoir cessé de vous voir. Car je vous perdais, mon ami, à la veille de graves événements personnels, et je me croyais plus d'une raison, ce soir-là, d'estimer que rien n'est plus triste qu'un départ pour l'Océanie.

Pardonnez-moi. C'est que je n'étais pas encore marié. Maintenant que j'ai vu lever l'ancre du célibat, que j'ai tiré au cabestan matrimonial, mis tout mon avenir sur un *oui*, et le même jour—je dis le même jour—redescendre quatre à quatre l'escalier de mes espérances, je plains moins ceux qui s'embarquent que ceux qui se marient, et je me fais un devoir de vous raconter ma noce, ne serait-ce que pour vous fortifier dans votre vocation.

\* \*

Que de fois, pour avoir voulu faire comme tout le monde, j'ai fait tout le contraire de ce qu'il fallait ! Jamais, toutefois, je n'avais autant sacrifié à ce préjugé, que le jour de mon mariage.

Trop oublieux de ce principe qu'il ne faut rien ajouter à ce qui a suffi, et que la gravité, l'habit noir et la cravate blanche peuvent à eux seuls conduire haut et loin un parfait notaire, je m'étais décidé à épouser. Ayant fait tant de contrats pour les autres, j'en ai voulu faire un pour moi ; et je n'ai point manqué (mon cher commandant étant absent) de tomber dans les plus fausses manœuvres.

\* \*

Non que la future ne fût pas riche : elle l'est... quoi qu'un peu moins que je le pensais ; non que les parents ne fussent pas honorables : ils le sont... et ne s'en prévalent que trop, pour se montrer ennuyeux. Songe qu'il me faut prendre sur mes nuits, pour suffire à mon travail, après leurs visites !

Vue à distance convenable, ma fiancée paraissait devoir racheter les défauts de ses parents ; ce qui fait que je n'ai été que plus désappointé, en voyant les siens se manifester dès le premier jour, sous prétexte d'abandon, et en apprenant qu'elle n'est sérieusement instruite que dans les quatre arts libéraux attribués aux jeunes filles de notre temps : marcher, danser, se coiffer et rire !

\* \*

A moins d'avoir navigué comme vous dans les mers australes, par des vents à écorner les bœufs, à moins d'avoir subi tous les roulis et senti sous ses pieds tous les tangages, nul ne peut se faire une idée du *plus beau jour de la vie*.

A peine sorti des mains de mon coiffeur

qui me brûle, et de mon barbier qui me coupe, les pieds endoloris déjà par des souliers que mon cordonnier m'a faits trop étroits, me voici en butte aux révérences des domestiques qui attendent la pièce, aux félicitations de mes fournisseurs qui me présentent leurs mémoires, et aux sourires des dames de la Halle dont le bouquet n'est pas moins significatif !

\* \*

A la fin mes poches s'épuisent ;  
Car depuis ce matin, d'honneur,  
Je ne vois que gens qui me disent :  
*Je prends part à votre bonheur.*

Sur le point d'entrer en ménage,  
Mon bonheur est très-grand, je crois :  
Mais tant de monde le partage,  
Qu'il n'en restera plus pour moi.

Vous savez si je riais de ces quatrains autrefois. C'est qu'il s'agissait du malheur d'un autre. Maintenant, j'en pleure : c'est qu'il s'agit du mien !

\* \*

Je n'étais pas débarrassé de ces sangsues, que la porte s'ouvre. C'est la camériste de ma belle-mère qui me dit en confidence, que la fiancée est toute triste, parce que je ne lui ai donné que des cachemires longs, et qu'en prenant note de ses choix au palais royal, je m'étais trompé, inscrivant un bracelet pour un autre.

"C'est que ses bonnes amies le remarqueront, voyez-vous, observe la fine mouche, et qu'elle sera malheureuse dès aujourd'hui, si elle ne peut leur prouver une générosité qu'elle leur a tant vantée. Et puis, vous savez—ajouta-t-elle en souriant—on dit comme ça, qu'un notaire et une jolie femme, c'est la recette et la dé pense !"

\* \*

Me voilà donc courant après les présents oubliés. Je risque de mécontenter les premiers invités qui arrivent, de perdre le coup de fer de ma perruque, le nœud de ma cravate, le vernis de mes souliers... N'importe : j'achète en hâte et je rentre, croyant ne trouver que sourires et remerciements.

Ah ! bien oui, c'est le facteur qui me remet deux lettres anonymes dont l'une me menace d'un coup de poignard, l'autre d'une découverte humiliante. Puis, c'est un envoyé de la municipalité qui me dit que le maire s'impatiente et que je risque de n'être marié que par l'adjoint.

J'allais faire toutes mes diligences pour éviter ce malheur, lorsque quelqu'un me cueille au passage et étouffe sur mes lèvres mon cri de ralliement.

\* \*

Cette fois, je puis me recommander à tous les plus grands saints... car c'est ma belle-mère.

Il s'agit pour elle de ne pas quitter la maison sans avoir fait sa petite scène à effet et soupiré quelques doléances. La voilà donc qui s'éponge à sec avec son mouchoir, pour se faire paraître les yeux rouges, et qui se met à me recommander le bonheur de sa fille... sans même stipuler le mien par-dessus le marché. Après quoi, ce sont de délicates allusions aux lettres anonymes qu'elle a reçues sur mon compte et qu'elle a méprisées, des considérations sur l'abnégation qu'elle a montrée dans le contrat, sur la façon dont elle s'est appauvrie, dépouillée, réduite à rien pour l'avenir de sa fille... Voici : c'était à se jeter à ses genoux, pour la prier de se réserver au moins deux mille francs et un carré de pommes de terre.

\* \*

Survient alors le beau-père hors d'haleine et consterné. Il annonce que Tapalleil, le chef d'orchestre, étant tombé malade, la musique et surtout les danses du soir sont fort compromises.

Vous avez perdu votre grand mât, mon cher commandant ; vous avez vu parfois la mer noyer la boussole et emporter le gouvernail ; et malgré tout, on s'en tire—vous l'avez prouvé. Mais vous ne pouvez vous faire une idée d'une nuit de noce, privée de chef d'orchestre.

Et cela, quand il y a de la jeunesse,